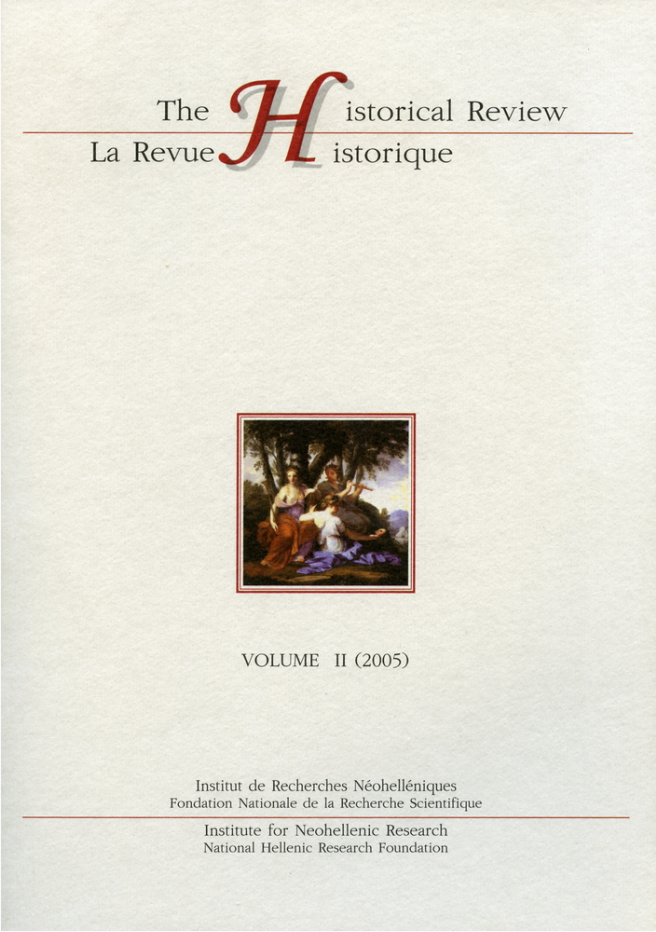
ePublishing

ΕΘΝΙΚΟ ΚΕΝΤΡΟ ΤΕΚΜΗΡΙΩΣΗΣ
EKT NATIONAL DOCUMENTATION CENTRE

The Historical Review/La Revue Historique

Vol 2 (2005)

Vol 2, No (2005)



L'aube des Lumières dans les pays roumains

Jacques Bouchard

doi: 10.12681/hr.182

To cite this article:

Bouchard, J. (2006). L'aube des Lumières dans les pays roumains. *The Historical Review/La Revue Historique*, *2*, 31–51. https://doi.org/10.12681/hr.182

https://epublishing.ekt.gr | **e-Publisher:** EKT | **Downloaded at:** 16/04/2024 14:38:39

L'AUBE DES LUMIÈRES DANS LES PAYS ROUMAINS

Jacques Bouchard

RÉSUMÉ: En y introduisant le concept de l'aube des Lumières, l'auteur propose une périodisation des Lumières dans les pays roumains qui remet en question la périodisation des Lumières chez les Grecs. La *Frühaufklärung* (1680-1780) s'avère une conjoncture de forces progressistes qui prônent la modernisation de l'appareil étatique, des institutions, de la langue et de l'éducation. L'auteur y distingue quatre périodes: 1. l'Église triomphante (1680-1710); 2. l'Absolutisme raisonné (1710-1730); 3. le Despotisme éclairé (1730-1780) et 4. l'Église militante (1695-1780). L'*Aufklärung* proprement dite ne commence qu'en 1780: elle aspire à réaliser en plus l'émancipation nationale et l'indépendance politique.

La présente étude est dédiée à la mémoire de notre maître Constantin Dimaras à l'occasion du centenaire de sa naissance.[1]

En Grèce comme en Roumanie, les études sur l'époque des Lumières (*Aufklärung*) ont été abondamment illustrées, et par de grands noms. Je me propose plutôt de soumettre à votre réflexion un concept peu étudié jusqu'ici dans ces deux pays, celui de la *Frühaufklärung,* en grec *πρώιμος Διαφωτισμός,* en roumain *iluminismul timpuriu.*[2] En guise de première approche, je me contenterai de montrer l'émergence et l'évolution de ce phénomène dans les Principautés danubiennes, où l'on peut suivre le cheminement commun des

[1] Version française d'une conférence prononcée en grec le 10 décembre 2004 à l'Institut de Recherches Néohelléniques, Fondation Nationale de la Recherche Scientifique, à Athènes. Ce texte constitue l'ébauche d'une étude d'ensemble sur la *Frühaufklärung* dans les pays roumains, dans ses relations avec l'hellénisme.

[2] Sur le concept, voir le volume d'articles publié par S. Neumeister, *Frühaufklärung,* Munich: Wilhelm Fink Verlag, 1994. Sur les dates, voir W. Krauss, *Die Literatur der französischen Frühaufklärung,* Francfort: Athenäum Verlag, 1971. Krauss examine la *Frühaufklärung* française de la Querelle des anciens et des modernes jusqu'à l'*Encyclopédie.* De même: H. Weber, *Das Gattungssystem der französischen Frühaufklärung (1680-1750),* Francfort-sur-le-Main: Peter Lang, 1983. Sur la présence du mouvement en Europe centrale et orientale, voir E. Winter, *Frühaufklärung, Der Kampf gegen den Konfessionalismus in Mittel- und Osteuropa und die deutsch-slawische Begegnung*, Berlin: Akademie-Verlag, 1966. Pour les pays roumains, voir D. Ghişe et P. Teodor, *Fragmentarium iluminist,* Cluj: Editura Dacia, 1972, où les auteurs proposent le terme "preiluminism", p. 8 et suivantes.

La Revue Historique
Institut de Recherches Néohelléniques
Volume II (2005)

Grecs et des Roumains, qui part de l'époque de la toute-puissance de l'Église pour aboutir au mouvement libérateur des Lumières. Je compléterai ce bref essai en évoquant l'apport des intellectuels uniates à ce mouvement chez les Roumains de Transylvanie. J'estime que la *Frühaufklärung* dans les pays roumains a pris son essor vers 1680 et que l'*Aufklärung* proprement dite, néohellénique et roumaine, commence en 1780 exactement.

Les historiens grecs qui jusqu'à ce jour se sont penchés sur le sujet y ont distingué deux chapitres: l'humanisme religieux et l'époque des Phanariotes.[3] Ils avaient raison. En partie: car ils ne prenaient en considération que l'histoire politique et culturelle des Grecs. Ils ont peut-être minimisé l'importance d'une réalité complexe qui concerne le lieu où se sont produits ces exploits de la renaissance hellénique – au sens fort du terme. Les pays roumains ont pourtant fourni le cadre politique et culturel, le champ d'action où l'hellénisme moderne a pu prendre son envol pour atteindre les sommets des Lumières. Il n'est pas exagéré d'affirmer que, sans la rencontre des Grecs et des Roumains, le destin des deux peuples aurait pris une tout autre tournure.

On doit se rappeler que, de tous les peuples qui habitent le sud-est de l'Europe, seuls les Valaques et les Moldaves ont réussi à conserver des institutions étatiques et une certaine autonomie en dépit des invasions ottomanes qui ont déferlé sur les Balkans et le Moyen Orient.[4] Depuis le XIVe siècle où se forment les principautés de Valachie et de Moldavie jusqu'à l'époque qui nous intéresse la position roumaine à l'égard des conquérants ottomans présente des ambiguïtés, faites de résistance et de luttes armées lorsque dominent des princes à personnalité martiale (tel Étienne le Grand dont les Roumains commémorent cette année le cinquième centenaire de la mort), de compromis et de replis stratégiques lorsque les troupes ottomanes avaient manifestement l'avantage. Les Roumains tirent quelque fierté de ce louvoiement diplomatique qui leur a permis en fin de compte de conserver leurs deux principautés, même en tant qu'États vassaux de la Sublime Porte. Le génie politique des Ottomans a permis la création de deux états tampons entre trois grandes puissances, l'Autriche, la Russie et l'Empire ottoman. Par contre, ils ont mis sur pied un système politique fondé dès l'origine sur une instabilité endémique: à la merci du bon vouloir du sultan, les voïvodes se succédaient à de courts intervalles avant même d'avoir assis leur pouvoir et d'avoir assuré la

---

[3] Voir C. Th. Dimaras, *Ιστορία της Νεοελληνικής Λογοτεχνίας* [=*ΙΝΛ*], Athènes: Éditions Gnosi, 9e éd., 2000, pp. 54 et 130.

[4] C'est la notion de "statalité", exposée par Răzvan Theodorescu lors de sa conférence à l'Université du Québec à Montréal, le 18 septembre 2004.

succession héréditaire de leur dynastie. C'est la raison pour laquelle l'histoire de la Valachie et de la Moldavie présente d'incessantes conspirations et intrigues entre des familles qui tâchent de reprendre un trône perdu et sont en constante belligérance au détriment, dirions-nous aujourd'hui, de l'intérêt national.

Dans les principautés danubiennes le pouvoir le plus stable et incontestable est celui de l'Église. Pendant les années 1680-1780, neuf métropolites occupent successivement le trône de Bucarest et autant celui de Jassy,[5] alors que la Valachie change 26 fois de voïvodes, et est administrée une fois par des caïmacams, représentants du sultan, et deux fois par un gouvernement militaire russe; pendant la même période, la Moldavie change 34 fois de voïvodes, est administrée 13 fois par des représentants de la Porte et deux fois par un gouvernement militaire russe.[6]

Depuis la fondation des principautés il s'est établi une hiérarchie orthodoxe de tradition slave, qui a imposé le slavon comme langue du culte. Des siècles durant la langue officielle du rituel religieux et de la culture ecclésiale a été le slavon. Cette langue fut aussi à l'origine celle de la cour et du pouvoir temporel, jusque vers 1660.[7]

*

La première période que je distingue dans ce siècle de la *Frühaufklärung* dans les pays roumains commence vers 1680 et s'étend jusqu'en 1710;[8] je l'appellerais la période de l'Église triomphante. Elle débute par l'activité du métropolite Dosoftei qui publie en 1673 un Psautier en roumain et en 1680 une édition bilingue des Psaumes (en slavon et en roumain) qui posent les fondations mêmes de la langue poétique des Roumains.[9] Depuis 1508, date du premier livre sorti de presses roumaines, jusqu'en 1710, on compte 39 livres imprimés en slavon, 17 bilingues en slavon et en roumain, et 65 en roumain. Mais la toute-

---

[5] N. Iorga, *Istoria Bisericii Românești și a vieții religioase a Românilor,* Bucarest: Editura Ministerului cultelor și instrucțiunii publice, 1932, 2e éd., Vol. II, pp. 320-321 et 326.

[6] I. Bulei, *O istorie a Românilor,* Bucarest: Editura Meronia, 2004, pp. 217-226.

[7] Al. Piru, *Istoria literaturii române,* Vol. I: *Perioada veche*, Bucarest: Editura didactică și pedagogică, 1970, p. 88.

[8] Le régime phanariote commence officiellement le 6 / 17 novembre 1709, lors de la nomination de Nicolas Mavrocordatos au trône de Jassy, mais effectivement en janvier 1710, lors de son arrivée en Moldavie; l'historiographie roumaine préfère dater le régime phanariote de la seconde nomination de Nicolas au trône de Jassy le 26 sept. / 7 oct. 1711. Remise en question de cette date: F. Constantiu, *Constantin Mavrocordat,* Bucarest: Editura militară, 1985, p. 19.

[9] Al. Piru, *Istoria literaturii române,* Vol. I, p. 193. Cf. L. Gáldi, *Esquisse d'une histoire de la versification roumaine,* Budapest: Tankönyvkiadö, 1964, pp. 54-62.

puissance de l'Église se manifeste dans le fait que toutes les imprimeries sont entre ses mains et que tous les livres imprimés ont un contenu religieux ou spirituel, à deux exceptions près que nous allons examiner plus loin. La bibliographie roumaine des Bianu, Hodoș et Simonescu présente un inventaire complet des imprimés de l'époque, presque exclusivement composé de livres de messe, d'octoèques, d'évangiles, de psautiers, etc.[10] L'événement le plus important pour l'histoire de la langue et de la littérature roumaines est certes la publication de la première traduction roumaine complète de la Bible, parue à Bucarest en 1688, sous la supervision de stolnic Constantin Cantacuzino.[11]

Cette époque brillante du livre ecclésiastique coïncide avec le siècle d'or de la prose roumaine. Les manuels actuels d'histoire de la littérature roumaine exaltent l'excellence des chroniqueurs Grigore Ureche, Miron Costin, Nicolae Costin, Ion Neculce, Constantin Cantacuzino, Axinte Uricariul, Radu Grecianu, Radu Popescu. Ils passent pourtant trop souvent sous silence le fait qu'en raison de l'absolutisme ecclésial aucune chronique n'a pu être imprimée du vivant de son auteur; toutes le furent après 1840. Les écrivains roumains qui réussirent à publier leurs œuvres le firent alors hors des frontières des pays roumains: par exemple, le Spathaire Nicolae Milescu[12] en Europe occidentale et Dimitrie Cantemir en Occident et en Russie. Il n'y a que deux exceptions à cette règle: le moine géorgien Antim Ivireanul, par la suite métropolite de Bucarest, publie une *Grammaire du slavon* à Snagov en 1697[13] et imprimera en 1713 à Târgoviște des *Γνωμικὰ παλαιῶν τινων Φιλοσόφων* en grec et en roumain.[14] L'autre cas est celui d'une édition de Plutarque (*Τῶν Πλουτάρχου Χαιρονέως Ἑλληνικῶν καὶ Ῥωμαϊκῶν Παραλλήλων*) en traduction grecque moderne par Constantin Brâncoveanu, fils du prince du même nom, parue à Bucarest en 1704.[15] Antim en était le typographe et le signataire de la lettre de présentation.[16]

---

[10] I. Bianu, N. Hodoș et D. Simonescu, *Bibliografia românéscă veche 1508-1830,* Vol. I-IV, Bucarest 1903-44. [=BRV]. Compléter par: D. Râpă-Buicliu, *Bibliografia românească veche, Additamenta I 1536-1830*, Galați: Alma, 2000; du même, *Bibliografia românească veche, Studia bibliologică,* Galați: Alma, 2000.

[11] Réédition: *Biblia 1688,* éd. Al. Andriescu *et al.*, Jassy: Universitatea "Al. I. Cuza", 1988.

[12] Al. Piru, *Istoria literaturii române, op. cit.,* Vol. I, p. 198 et suivantes.

[13] BRV, Vol. I, pp. 351-354, no. 109.

[14] BRV, Vol. I, pp. 487-492, nos. 165 et 166.

[15] BRV, Vol. I, pp. 460-462, no. 146.

[16] Voir É. Picot, *Notice biographique et bibliographique sur l'imprimeur Anthime d'Ivir Métropolitain de Valachie,* tiré à part de *Nouveaux Mélanges Orientaux,* Paris 1886, pp. 515-560 (réimpression, Athènes: N. Karavias, 1972).

On peut se demander où et comment ces intellectuels de l'époque pouvaient acquérir une formation linguistique et littéraire. La réponse n'est pas simple, car il n'y avait toujours pas d'école de langue roumaine. Un Roumain désireux de s'instruire vers 1700, disons, avait le choix entre l'école latine des Jésuites –ou les institutions similaires de Pologne–, le monastère roumain où la langue du culte et de la culture était plutôt le slavon, ou –troisième éventualité– l'école grecque. Certains aussi ont pu fréquenter l'académie de Kiev. C'est donc dire que les utilisateurs du roumain s'initiaient aux catégories grammaticales en apprenant le latin, le grec ou le slavon, ou même les trois, puisqu'il n'existait pas encore de grammaire imprimée de leur langue maternelle. Le roumain s'écrivait alors en caractères cyrilliques; les Roumains n'adopteront l'alphabet latin que vers 1860.

Les chancelleries princières ont utilisé jusqu'au XVIIe siècle le slavon de la même manière que les Occidentaux ont utilisé le latin; on détecte pourtant un dégagement timide mais progressif de l'emprise culturelle du slavon. Les princes et les boyards qui suivent l'évolution de la politique ottomane perçoivent l'avènement récent des Grecs dans l'administration ottomane et se réorientent en conséquence. Ils prennent conscience que la langue grecque a l'avantage de véhiculer la splendeur de la tradition byzantine, le rituel originel de l'orthodoxie, une culture moderne de type occidental, mais surtout d'être désormais une langue de pouvoir. Ils constatent que la classe des Phanariotes a acquis de l'ascendant à la cour ottomane grâce à ses connaissances et à sa pratique des langues; que des chrétiens du Phanar ont gagné la confiance et la faveur du sultan et accèdent au grand drogmanat: d'abord Panayotis Nicoussios (1669) et ensuite Alexandre Mavrocordatos (1673).[17] Les voïvodes valaques et moldaves font alors venir des professeurs grecs pour leurs enfants et se targuent de protéger les lettres grecques.[18] À cette époque-là des fils de boyards vont à Constantinople pour y faire des études supérieures en grec. Nicolae Iorga a soutenu –avec raison– dans son ouvrage *Byzance après Byzance* (1935) que les princes et érudits roumains ont été les gardiens de l'héritage de Byzance après sa chute.[19]

Le long règne (1688-1714) de Constantin Brâncoveanu constitue une exception notable dans la succession vertigineuse des princes régnants: il marque une période de calme et de prospérité relatifs qui se traduit par un style

---

[17] S. Runciman, *The Great Church in Captivity*, Cambridge: University Press, 1968, p. 364.

[18] A. E. Karathanasis, *Οι Έλληνες λόγιοι στη Βλαχία (1670-1714),* Thessalonique: Institute for Balkans Studies, 1982.

[19] Voir aussi l'étude suggestive de D. Nastase, *L'héritage impérial byzantin dans l'art et dans l'histoire des pays roumains,* Milan: Fondation Européenne Dragan, 1976.

architectural et décoratif caractéristique.[20] La prudence diplomatique, voire la cautèle politique, ont permis au voïvode Constantin de se maintenir au pouvoir, en gratifiant l'Église de nombreuses fondations et en ménageant les factions nobiliaires, en particulier la famille Cantacuzino, dont le stolnic Constantin, oncle du voïvode, semble avoir joué le rôle d'éminence grise, avant de provoquer la chute de son neveu. Constantin Brâncoveanu s'est appuyé sur l'Église, source pérenne de la caution théocratique d'un pouvoir monarchique.[21] Les nombreuses éditions de livres religieux associés à la gloire du prince posent avec acuité la question de la propagation de la foi en tant que propagande politique.

Pour promouvoir l'éducation supérieure dans leurs principautés, les voïvodes Șerban Cantacuzino et Antiochus Cantemir fondèrent respectivement les académies de Bucarest (1689) et de Jassy (1707). On voit alors arriver à Bucarest Sévastos Kyminitis, Théodoros Trapézountios et Marcos Porphyropoulos, à Jassy un moine du nom de Athanasios. Les études d'Ariadna Camariano-Cioran ont fait connaître en détail les programmes et le corps professoral des académies.[22] On pourrait interpréter la fondation de ces institutions supérieures comme l'expression d'une émancipation consciente du pouvoir temporel à l'égard de la culture univoque préconisée par l'Église.

De toute façon l'Église roumaine s'applique à renforcer ses relations avec la tradition hellénophone et invite de plus en plus d'ecclésiastiques issus des pays grecs. Ainsi en 1682 avec le concours du métropolite Dosoftei[23] le patriarche de Jérusalem Dosithéos installe au monastère de Cetățuia près de Jassy la première imprimerie grecque de l'hellénisme sous domination ottomane après la tentative avortée de Loucaris à Constantinople en 1627.[24] Jusqu'en 1710, avant donc le régime phanariote, 38 livres grecs (dont 4 bilingues) furent imprimés dans les pays roumains.[25]

---

[20] Voir N. Iorga, *Histoire des Roumains et de leur civilisation,* Paris: Henry Paulin, 1920, p. 195. Cf. Ș. Ionescu et P. I. Panait, *Constantin Vodă Brîncoveanu, viața, domnia, epoca,* Bucarest: Editura științifică, 1969.

[21] Ș. Ștefănescu, *Istoria Românilor – De la Mihai Viteazul la Constantin Brâncoveanu,* Editura Universității din Bucureşti, 1996, p. 53.

[22] Ariadna Camariano-Cioran, *Les Académies princières de Bucarest et de Jassy et leurs professeurs,* Thessalonique: Institute for Balkan Studies, 1974.

[23] S. Brezeanu et al., *Relațiile româno-elene, O istorie cronologică,* Bucarest: Omonia, 2003, p. 131.

[24] R. J. Roberts, "The Greek Press at Constantinople in 1627 and its Antecedents", *The Bibliographical Society,* London, March 1967, pp. 13-43 et plates I-IV. Voir aussi Evro Layton, "Nikodemos Metaxas, the First Greek Printer in the Eastern World", *Harvard Library Bulletin* XV, no. 2 (April 1967), pp. 140-168.

[25] Voir Doru Bădără, *Tipărul românesc la sfârșitul secolului al XVII-lea și începutul secolului al XVIII-lea,* Brăila: Muzeul Brăilei – Editura Istros, 1998.

En fait, Moldaves et Valaques ont dû constater que les Grecs avaient déjà une longueur d'avance sur eux dans la réception de la modernité: la *Frühaufklärung* néohellénique peut trouver son origine dans l'enseignement de Théophile Corydalée (1570-1646), comme le suggère l'historien Emanuel Turczynski.[26] Pour ma part, sans remonter aussi haut, j'estime que le corydalisme enclenche effectivement un renouveau culturel et qu'on peut considérer le retour d'Alexandre Mavrocordatos à Constantinople, après ses études en Italie, et surtout sa nomination à l'Académie Patriarcale (1665) comme le point de départ de la *Frühaufklärung* néohellénique.[27]

On peut conclure cette première période en affirmant que Valaques et Moldaves échappent alors à l'emprise de la culture slavonne médiévale par le biais de la culture grecque qui avait l'avantage de réunir en elle la tradition orthodoxe œcuménique, des connaissances modernes et une prometteuse opportunité politique.[28]

*

Les machinations et les complots entre familles et fratries, les tractations secrètes des princes avec les États voisins et leurs perfidies à l'égard du pouvoir central incitèrent le sultan à prendre finalement la décision de remplacer les voïvodes locaux par de loyaux serviteurs de l'État ottoman, des Grecs du Phanar.

On peut présumer que cette mainmise se préparait depuis longtemps. Certains Phanariotes ont certes dû avoir des vues sur les trônes des principautés danubiennes depuis des lustres. Aux familles qui s'étaient enrichies par le commerce, qui avaient fait étudier leur progéniture en Occident et qui avaient loyalement servi la Sublime Porte, il ne manquait qu'un titre de noblesse et l'occasion de mettre en application leurs talents d'administrateurs. Alexandre Mavrocordatos aurait pu avoir pareilles ambitions, sinon pour lui-même, du

---

[26] E. Turczynski, "Gestaltwandel und Trägerschichten der Aufklärung in Ost- und Südosteuropa", in *Die Aufklärung in Ost- und Südosteuropa, Aufsätze, Vorträge, Dokumentationen,* Köln, Wien: Böhlau Verlag, 1972, p. 26. Cf. C. Tsourkas, *Les débuts de l'enseignement philosophique et de la libre pensée dans les Balkans – La vie et l'œuvre de Théophile Corydalée (1570-1646),* Thessalonique: Institure for Balkan Studies, 2e éd., 1967.

[27] Voir mon article: "Νεοελληνικός Πρώιμος Διαφωτισμός – Ορισμός και περιοδολόγηση" paru dans Αφιέρωμα Κ. Θ. Δημαράς, Revue *K* (Περιοδικό κριτικής λογοτεχνίας και τεχνών) 11 (juillet 2006), p. 35-47, en dépit des coquilles et d'une iconographie impropre, indépendantes de ma volonté.

[28] Pour compléter ce tableau, il faudrait étudier l'influence sur les intellectuels du sud-est européen de la production occidentale en langue latine, de contenu littéraire et scientifique. Voir J. Ljsewijn, *Companion to Neo-Latin Studies,* Part I: *History and Diffusion of Neo-Latin Literature*, Leuven University Press - Peeters Press Louvain, 1990, passim.

moins pour ses enfants: son père Nicolas avait épousé Roxandra Scarlatou Begletzi,[29] laquelle avait conclu une première union avec le prince de Valachie Alexandru Coconul, fils de Radu Mihnea. Alexandre Mavrocordatos lui-même avait épousé Soultana Chrysoscoulaiou, fille du marchand Ioannis et de Cassandra, elle-même fille du prince moldave Alexandru Iliaş, qui descendait donc d'Étienne le Grand. En 1693 Alexandre marie sa fille aînée Roxandra avec Matei Ghica, fils du prince valaque Grégoire Ghica. En 1697 il marie son fils Scarlatos avec Ilinca, fille du prince valaque Constantin Brâncoveanu. Il mariera ensuite Nicolas avec Cassandra, fille du prince moldave Dumitraşcu Cantacuzino.

L'occasion attendue se présenta en 1709: après la bataille de Poltava entre Russes et Suédois, le hospodar de Moldavie Mihail Racoviţă fut accusé d'avoir favorisé la Russie. Le 28 octobre les autorités ottomanes s'emparent du prince et l'enferment dans les prisons de Yedikule. À sa place, le sultan Ahmet III nomme le Phanariote Nicolas Mavrocordatos le 6 / 17 novembre[30] au grand dam des boyards locaux qui voyaient d'un mauvais œil l'inféodation de la principauté à la Porte et l'imposition d'un intrus. Nicolas arriva à Jassy le 25 janvier / 5 février 1710. Les règnes de Nicolas couvrent les années 1710 à 1730, avec de courts intervalles pendant lesquels il fut éloigné du pouvoir. J'appellerai cette période de vingt ans celle de l'Absolutisme raisonné;[31] elle coïncide avec l'"Époque des Tulipes", ainsi que l'historiographie turque qualifie le règne d'Ahmet III, dont l'apogée se situe entre 1715 et 1730.[32] Le sultan envoie alors son premier ambassadeur, Mehmet Efendi, à Versailles;[33] il se fait construire un palais de style occidental à Kâğıthane où il organise de somptueuses festivités.

---

[29] Le problème du nom de famille de Scarlatos demeure insoluble; voir N. Camariano, *Alexandre Mavrocordato le grand drogman, son activité diplomatique (1673-1709),* Thessalonique: Institute for Balkan Studies, 1970, pp. 9-11.

[30] Voir M. Ţipău, *Domnii fanarioţi în Ţările române 1711-1821,* Mică enciclopedie, Bucarest: Editura Omonia, 2004, pp. 116-123.

[31] À titre indicatif voir J. Bouchard, "Les lettres fictives de Nicolas Mavrocordatos à la manière de Phalaris: une apologie de l'absolutisme", *Revue des Études Sud-Est Européennes (RESEE)* 13 (1975), pp. 197-207. Voir aussi le chapitre "Absolutism and Despotism" dans L. Krieger, *An Essay on the Theory of Enlightened Despotism,* Chicago and London: The University of Chicago Press, 1975, pp. 17-45. Cf. J. I. Israel, *Radical Enlightenment, Philosophy and the Making of Modernity, 1650-1750,* Oxford University Press, 2001, pp. 38-42.

[32] J. Bouchard, "Nicolas Mavrocordatos et l'Époque des Tulipes", *Ο Ερανιστής* 17 (1981), pp. 120-129.

[33] Mehmed efendi, *Le paradis des infidèles, Un ambassadeur ottoman en France sous la Régence,* traduit de l'ottoman par Julien-Claude Galland, Introduction, notes, textes annexes par Gilles Veinstein, Paris: François Maspéro, 1981.

C'est l'époque où les jardiniers ottomans s'occupent de floriculture, alors que des mollahs libéraux tentent de justifier l'usage du vin par des arguments tirés des textes sacrés.[34]

En Moldavie, Nicolas adopta une attitude distante à l'égard des boyards et bienveillante envers le menu peuple: «Par une partialité vexatoire, il prenait parti pour les paysans contre les boïars», rapporte un chroniqueur.[35] Il dut pourtant s'adapter pour se concilier sinon la sympathie, du moins le respect de ses sujets.[36] Il réorganise l'Académie de Jassy en 1714 en suivant les indications du patriarche de Jérusalem Chrysanthe Notaras; il institue l'instruction gratuite pour quiconque désire s'instruire.[37] Il fait venir des typographes à Jassy pour y monter une imprimerie.[38]

Le prince de Valachie Constantin Brâncoveanu, victime à son tour des intrigues de ses rivaux, est décapité en 1714 à Constantinople avec ses quatre fils. Nicolas Mavrocordatos est muté à Bucarest le 25 décembre 1715 / 5 janvier 1716. Le Phanariote à peine installé en Valachie, les Autrichiens investissent Bucarest avec le concours de collaborateurs locaux; ils emmènent Nicolas et sa famille en Transylvanie. Pendant sa détention (1716-18) Nicolas rédige un ouvrage qui fera sa réputation en Europe lorsqu'il paraîtra à Bucarest en 1719: il s'agit du *Περὶ τῶν Καθηκόντων Βίβλος* [Traité des Devoirs], premier code de déontologie du bon sujet chrétien, écrit par un prince phanariote.[39] Ce traité lui assure la réputation de prince-philosophe. Il compose aussi le premier roman de la littérature néohellénique, les *Φιλοθέου Πάρεργα* [Loisirs de Philothée], qu'il tentera vainement de faire traduire et publier ensuite à Amsterdam par le savant éditeur Jean Le Clerc.[40] Dans ce roman, Nicolas fait

[34] J. Bouchard, "Le vin de la convivialité à l'époque des Tulipes", dans *La vigne et le vin dans la langue et la littérature néo-helléniques,* Paris: INALCO, 2002, pp. 69-74.

[35] M. Kogalnicean, *Fragments tirés des Chroniques Moldaves et Valaques pour servir à l'histoire de Pierre-le-Grand, Charles XII, Stanislas Leszczynski, Démètre Cantémir et Constantin Brancovan,* Jassi 1845, seconde partie, p. 18. L'éditeur attribuait ce fragment à Nicolae Muste.

[36] Radu Popescu, *Istoriile domnilor Ţarii Romîneşti,* éd. C. Grecescu, Bucarest: Editura Academiei Republicii Populare Romîne, 1963, p. 218.

[37] A. Camariano-Cioran, *Les Académies princières,* p. 87.

[38] J. Bouchard, "Nicolas Mavrocordatos et l'Aube des Lumières", *RESEE* 20 (1982), pp. 237-246.

[39] N. Iorga estime que l'ouvrage a été écrit dans l'esprit de la Renaissance "fără niciun element mai pronunţat de religiositate, cu atât mai puţin de ortodoxie", *Istoria Bisericii Româneşti,* Vol. II, Bucharest 1930, p. 57. Lambros Kamperidis prépare une nouvelle édition du *Περὶ Καθηκόντων,* accompagnée de commentaires et d'une traduction française.

[40] L'édition princeps des *Φιλοθέου Πάρεργα* sera publiée en grec à Vienne en 1800 par

l'éloge de l'absolutisme en la personne d'Ahmet III. Dès qu'il revient dans sa principauté en 1719, Nicolas rassemble autour de lui des hommes de lettres comme le Transylvain Ștefan Bergler et le marrane portugais Daniel da Fonseca; il en incite d'autres à écrire, comme Mitrophane Grigoras avec qui il entame une controverse littéraire: Mitrophane avait écrit un Éloge du tabac (*Ἔπαινος νηκοτιανῆς*) et Nicolas une diatribe contre l'usage du tabac *(Ψόγος νηκοτιανῆς).*[41] Il imprime des livres, telle l'*Histoire Sainte* (1716) de son père et, au monastère de Văcărești, qu'il avait fondé en 1716, il monte la bibliothèque privée la plus riche d'Orient. Il écrira aussi un essai intitulé *Περὶ γραμμάτων σπουδῆς καὶ βιβλίων ἀναγνώσεως.* Il correspond avec des personnalités connues, tels l'archevêque de Cantorbéry William Wake,[42] le polygraphe Jean Le Clerc et l'éditeur Johannes Fabricius. Il entretient une longue amitié et une correspondance avec le patriarche de Jérusalem Chrysanthe Notaras, qui publie à Paris une *Εἰσαγωγὴ εἰς τὰ γεωγραφικὰ καὶ τὰ σφαιρικὰ* en 1716.[43] Des voyageurs de marque lui rendent visite, tel l'Anglais Falkener, ami de Voltaire, le Grec M. Schendos van der Beck. Ce dernier écrira par la suite que les Ottomans ont nommé Nicolas en Moldovalachie parce qu'ils le considéraient comme un "muserin", c'est-à-dire un "athée" –aujourd'hui on dirait plutôt "libertin".[44] À ce propos il est intéressant de citer l'opinion de Nicolas sur la religion, telle que rapportée par le voyageur de Saumery: "Le Prince Maurecordato m'avoüa que leur croyance

---

Grégoire Constantas. Voir Nicolas Mavrocordatos, *Les Loisirs de Philothée,* texte établi, traduit et commenté par Jacques Bouchard, avant-propos de C. Th. Dimaras, Athènes-Montréal: Association pour l'étude des Lumières en Grèce – Les Presses de l'Université de Montréal, 1989.

[41] D. Russo, *Studii istorice greco-române, Opere postume*, Vol. II, Bucarest 1930, p. 412. Le *Ψόγος νηκοτιανῆς* a été traduit en français par Monique Trudelle (M. A., Montréal, 1992).

[42] J. Bouchard, "Les relations épistolaires de Nicolas Mavrocordatos avec Jean Le Clerc et William Wake", *Ο Ερανιστής* 11 (1974), pp. 62-92.

[43] Voir Germaine Aujac, "Deux manuels grecs de géographie à l'aube du XVIIIe siècle", *Πλάτων* 53 (2003), pp. 62-73. Cf. Pénélope Stathis, *Χρύσανθος Νοταράς Πατριάρχης Ιεροσολύμων,* Athènes: Σύνδεσμος των εν Αθήναις Μεγαλοσχολιτών, 1999.

[44] M. Schendos van der Beck, *Apologia adversus Mavrocordati sycophantias* (1723), in *Călători străini despre Țările Române,* Vol. IX, Bucarest: Editura Academiei Române, 1997, p. 84. "Muserin" désigne une secte d'athées selon P. Rycaut, *The Present State of the Ottoman Empire*, Londres 1668, p. 129. Pour Lady Montagu, ce sont des déistes: *The Complete Letters of Mary Wortley Montagu*, éd. Robert Halsband, Vol. I, Oxford: Clarendon Press, 1965, p. 318, lettre du 1er avril 1717. Cf. "musirri", dans D. Cantemir, *Sistemul sau Întocmirea religiei muhammedane,* éd. V. Cândea, Bucarest: Ed. Acad., 1987, pp. 507 et 657 note 1085.

ressembloit plûtôt à un labyrinthe de superstitions & d'erreurs, qu'à un système raisonné & suivi".[45]

Prince chrétien, Nicolas fut cependant impitoyable lorsqu'il se vit contraint de défendre la stabilité de son pouvoir: il n'hésita pas à livrer aux Ottomans le métropolite Antim qui lui avait opposé quelque résistance.[46] Mais peut-être suivait-il en ce cas une tradition funeste: en 1659 Mihnea III fait tuer Udrişte Năsturel; en 1663 Grégoire Ier Ghica élimine le postelnic Constantin Cantacuzino; en 1680 Şerban Cantacuzino exécute le père du chroniqueur Radu Popescu; en 1691 Constantin Cantemir fait décapiter Miron Costin, alors qu'en 1719 le voïvode Jean Mavrocordatos, frère de Nicolas, meurt subitement dans des circonstances suspectes.

Nicolas commanda des chroniques pour justifier le bien-fondé de ses droits au trône princier. C'est ainsi que Nicolae Costin, Axinte Uricariul, Radu Popescu, Nicolae Rosetti, en plus de vanter la douceur de caractère et les œuvres de Nicolas, ont souligné son ascendance roumaine par les femmes.[47]

À l'égard des boyards autochtones, Nicolas maintint prudemment une double politique: d'abord les éloigner du pouvoir réel, mais tout en manifestant une certaine déférence, pour éviter de les monter contre lui. Il fut pourtant obligé de sévir parfois contre les excès de certains boyards.[48] Cette classe nobiliaire allait subir de grands changements pendant l'époque subséquente.

Dans l'arène politique et dans la République des Lettres, le grand rival de Nicolas fut le Moldave Dimitrie Cantemir.[49] Antagonistes dans leurs diverses activités, Cantemir réussit à évincer Nicolas du trône de Jassy en novembre 1710 – un an à peine après la nomination du Grec phanariote – sous prétexte que dans la perspective d'un conflit russo-ottoman il fallait alors des aptitudes guerrières dont Nicolas était totalement dépourvu.[50] Or la nomination de

---

[45] Mr. De Mirone [pseud.], *Memoires et avantures secretes et curieuses d'un voyage du Levant,* Vol. II, Liège 1732, p. 177 [lire 176].

[46] Voir l'introduction de G. Ştrempel, dans Antim Ivireanul, *Opere,* Bucarest: Editura Minerva, 1972, pp. XXXIII-XXXV.

[47] Al. Piru, *Istoria literaturii române,* Vol. I, *passim.*

[48] D. Ciurea, "Nicolas Mavrocordato précurseur du despotisme éclairé", *Symposium L'époque phanariote 21-25 octobre 1970,* Thessalonique: Institute for Balkan Studies, 1974, p. 363.

[49] Deux vies parallèles: tous les deux vécurent 50 ans, épousèrent en premières noces une Cantacuzino portant le même prénom, Cassandra. L'épouse de Mavrocordatos était la fille du prince moldave Dumitraşcu, celle de Cantemir, la fille du prince valaque Şerban Cantacuzino.

[50] Nicolas refusa de s'emparer de Brâncoveanu pour le livrer aux Ottomans; Cantemir se

Cantemir, sans élection préalable des boyards, ne diffère en rien de celle de Mavrocordatos; si l'on accepte la date de 1709 ou 1710 comme le début du régime phanariote, force est de considérer le Moldave comme un Phanariote. C'est d'ailleurs ce que croit Katartzis: "ὁ περίφημος Καντεμίρης μας, δικός μας μέχρις ὀνόματος" [notre fameux Cantemiris, des nôtres même par le nom].[51] Cantemir trahit le sultan, prit le parti des Russes, mais, devant la victoire des Ottomans, dut suivre Pierre le Grand en Russie où il s'adonna à la rédaction de ses livres.[52] Le Moldave écrivit plusieurs ouvrages qui le rendirent célèbre; mais conformément à notre remarque concernant le monopole de l'Église, outre son *Divanul (Κριτήριον ἢ Διάλεξις τοῦ σοφοῦ μὲ τὸν κόσμον),* un livre de spiritualité bilingue imprimé à Jassy en 1698, toutes ses œuvres furent publiées hors des frontières des pays roumains.[53]

Nicolas Mavrocordatos prit soin de préparer ses enfants à lui succéder sur les trônes princiers. Parmi les textes qu'il a laissés, on trouve un testament politique où il donne de judicieux conseils pratiques à son fils Constantin.[54] Il lui conseilla entre autres de n'avoir dans son entourage que peu de Phanariotes, et d'étudier les défauts des boyards locaux. Et pourtant déjà en 1719 Marcos Porphyropoulos écrivait de Bucarest: "Τὸ Φανάρι ὅλον εἶναι ἐδῶ· πλέον Πόλιν δὲν θυμοῦμαι" [Tout le Phanar est ici; il y a belle lurette que j'ai oublié Constantinople].[55]

Le voïvode Nicolas mourut le 3 septembre 1730, moins d'un mois avant la fin tragique de l'Époque des Tulipes: le sultan Ahmet III fut renversé le 1er octobre par des islamistes fondamentalistes sous la direction de Patrona Halil.[56]

---

proposa de le faire, rapporte Jean Neculce: M. Kogalnicean, *Fragments,* première partie, pp. 38, 170, 183, 184. Cf. V. Ciobanu, *Les pays roumains au seuil du 18e siècle – Charles XII et les Roumains,* Bucarest: Editura Ştiinţifică şi Enciclopedică, 1984, p. 107.

[51] D. Katartzis, *Τὰ Εὑρισκόμενα,* éd. C. Th. Dimaras, Athènes: Ermis, 1970, p. 47. Cantemir emploie lui-même Καντεμύρης: voir Paul Cernovodeanu et al., "Dimitrie Cantemir: Panegiricul lui Petru cel Mare (1714)", *Archaeus* V (2001), fasc. 1-2, p. 118.

[52] Voir P. Teodor, "Dimitrie Cantemir, précurseur des Lumières dans le Sud-est de l'Europe", in *La culture roumaine à l'époque des Lumières,* éd. R. Munteanu, Bucarest: Univers, 1982, pp. 171-197. "Lumières précoces" traduit "*Iluminismul timpuriu*", p. 173.

[53] P. P. Panaitescu, *Dimitrie Cantemir, Viaţa şi opera,* Bucarest 1958.

[54] Les *Νουθεσίαι* de Nicolas dans *Éphémérides daces ou Chronique de la guerre de quatre ans (1736-1739) par Constantin Dapontès,* publiée, traduite et annotée par Émile Legrand, Vol. I, Paris 1880 (réimpression: Bruxelles 1965), pp. τλζ΄-τμα΄.

[55] E. Hurmuzaki, *Documente privitoare la istoria românilor*, Vol. XIV/2, Bucarest 1917, p. 847, no. DCCXXVIII.

[56] R. Mantran *et al.*, *Histoire de l'Empire Ottoman,* Paris: Fayard, 1989, pp. 274-278.

*

La troisième période de l'Aube des Lumières commence en 1730 et aboutit à l'*Aufklärung* proprement dite. On pourrait l'appeler l'époque du Despotisme éclairé.[57] Certains chercheurs font coïncider le début de l'époque des Lumières dans le sud-est européen avec le traité de Küçük Kaynarca (1774): quand les données strictement littéraires font défaut, il est loisible de considérer les événements politiques comme des jalons de l'histoire culturelle.[58] Il était prévisible que ce traité qui reconnaissait à la Russie le droit de protéger les chrétiens orthodoxes de l'Empire ottoman allait favoriser l'éclosion de 1821. Mais je retiendrai plutôt la date proposée par Dimitrie Popovici qui considère 1780 comme le début des Lumières dans les pays roumains en s'appuyant sur des événements littéraires et politiques, comme nous allons le voir plus bas.

Pendant le demi-siècle 1730-80 les Grecs accourent en Moldovalachie et s'emparent des postes importants au gouvernement, dans l'enseignement, l'Église et le commerce.[59] C'est sans doute pour cette raison que Popovici stigmatise sévèrement le régime phanariote dans son pays; il écrira que "l'espace où l'aigle impérial déployait naguère ses ailes a pu être envahi par les bruyants corbeaux du Phanar".[60] C'est dans ce même état d'esprit que certains historiens

---

[57] Voir A. Duţu, "Cas particulier: la Roumanie", in *L'absolutisme éclairé,* Paris-Budapest: CNRS-Akadémiai Kiadó, 1985, pp. 331-337. Cf. N. Iorga, "Le despotisme éclairé dans les pays roumains au XVIIIe siècle", in *Bulletin of the International Committee of Historical Sciences* IX (1937), p. 101-115. Rappelons la distinction d'Antoine Furetière: "Les Princes d'Orient sont absolus & *despotiques*":*Dictionaire Universel*, Vol. I, La Haye - Rotterdam: 1690, s.v. "despotique". Je maintiens donc une différence utile entre "Absolutisme raisonné", faisant référence à Louis XIV et Ahmet III, et "Despotisme éclairé" (1730-1780): en 1743 l'abbé Desfontaines dédie sa traduction de Virgile au "despote" Constantin Mavrocordatos; il explicite ce titre par les mots: "prince souverain". Voir R. Niculescu, "Jean-Étienne Liotard à Jassy, 1742-1743", in *Genava* 30 (1982), pp. 127-163. Cf. A. Furetière, *ibid.*: "DESPOTE: s. m. Titre d'honneur, & qualité qu'on donne aux Princes de Valachie, & signifie *Maistre* ou *Seigneur*". Voir aussi F. Bluche, "Sémantique du despotisme éclairé", *Revue historique de droit français et étranger* 56 (1978), pp. 79-87.

[58] Concernant la périodisation, voir Anna Tabaki, *Περί νεοελληνικού Διαφωτισμού,* Athènes: Éd. Ergo, 2004, p. 28 et suivantes. Cf. A. Duţu, *Humanisme, Baroque, Lumières – l'exemple roumain,* Bucarest: Editura ştiinţifică şi enciclopedică, 1984. Une périodisation classique: P. M. Kitromilidès, *Νεοελληνικός Διαφωτισμός, Οι πολιτικές και κοινωνικές ιδέες,* Athènes: MIET, 1996, pp. 83-125.

[59] N. Iorga, *Byzance après Byzance, op. cit.,* p. 238.

[60] D. Popovici, *La littérature roumaine à l'époque des Lumières,* Sibiu: Centrul de Studii şi Cercetări privitoare la Transilvania, 1945, p. 8.

roumains, tel Sextil Puşcariu, assimilent le régime phanariote à une décadence de la civilisation roumaine.[61]

Le sujet exige un examen circonstancié. Commençons par les princes: il s'agit toujours des mêmes familles grecques et des familles autochtones hellénisées, des Mavrocordatos, Ghica, Hypsilantis, Mourouzis, Racoviţă, Callimachi, Gianni-Rosetti. Le système politique selon lequel les voïvodes occupent le trône pendant un bref laps de temps continue d'être en vigueur; ce système affaiblit les familles nobiliaires puisqu'elles doivent, chaque fois qu'elles remontent sur le trône, payer une somme considérable au trésor ottoman. Constantin Mavrocordatos, fils de Nicolas, né en 1711, constitue un cas exemplaire. De 1730 à 1769, date de sa mort, il est monté en tout six fois sur le trône de Bucarest et quatre fois sur celui de Jassy.[62] Et chaque fois il aura dû racheter son trône. Il est loisible de penser que les titulaires devaient appliquer de nouveaux impôts pour récupérer les sommes déboursées.

Constantin Mavrocordatos incarne le type même du prince éclairé, en dépit du fait qu'il n'a pas laissé de doctes écrits comme son père et son grand-père. Dimaras cite des vers que Drakos Soutsos écrivit en 1741 à propos de Constantin:

> *Καθὼς ἀδειάσ' ἀπὸ δουλειὲς καὶ βάρη αὐθεντίας,*
> *ἀκούει βίβλους παλαιάς, καὶ νέας ἱστορίας·*
> *μετέρχεται ἱστορικά, πατέρων τε βιβλία,*
> *κι αὐτ' εἶν' ἡ μόνη του τρυφή, κ' ἡ μόνη ἀσχολία...*[63]
>
> [Dès qu'il se libère de travaux et de fardeaux princiers,
> il prête l'oreille à des livres anciens et des histoires nouvelles;
> il pratique des livres d'histoire et des écrits des Pères,
> c'est là sa seule passion et sa seule occupation...]

On pourrait interpréter l'intérêt de Constantin pour les Pères de l'Église comme un retour au conservatisme, mais il n'en est rien. Cette activité n'infirme en rien ses idées progressistes; Constantin met en pratique les théories du despotisme éclairé: il publie à Paris dans le *Mercure de France* la fameuse

---

[61] S. Puşcariu, *Istoria literaturii române, Epoca veche,* Bucarest: Editura Eminescu, 1987, p. 152 et suivantes. Première éd. 1930.

[62] F. Constantiniu, "Constantin Mavrocordato et l'abolition du servage en Valachie et en Moldavie", *Symposium L'époque phanariote,* Thessalonique: Institute for Balkan Studies, 1974, pp. 377-384.

[63] *INΛ, op. cit.,* p. 136. Cf. *Cronica Ghiculeştilor,* Istoria Moldovei între anii 1695-1754, éd. Nestor Camariano et Ariadna Camariano-Cioran, Bucarest: Editura Academiei Republicii Socialiste România, 1965, p. 620.

Constitution en 1742,[64] il abolit le servage en Valachie en 1746 et en Moldavie en 1749,[65] plus de 30 ans avant l'Autriche de Joseph II.[66] Il est le premier prince des pays roumains à patronner une grammaire de la langue roumaine (1757); l'auteur, Dimitrie Eustatievici, lui dédie son ouvrage.[67] Constantin est le premier voïvode à fonder une école roumaine dans les principautés danubiennes.[68] C'est aussi le prince phanariote qui exigeait de ses sujets qu'ils s'adressent à lui dans leur langue maternelle, et non en grec; et qui pourtant reprend le Grec Katsaïtis lorsque celui-ci s'adresse à lui en italien.[69]

Pendant les cinquante ans qui vont de 1730 à 1780 on constate une évolution rapide de l'éducation supérieure: Grégoire II Ghica réorganise l'Académie de Jassy en 1747, celle de Bucarest en 1748. Le système prévoit deux écoles, l'une grecque et l'autre slavonne. En 1765, Ghica réussit à attirer à son Académie Iossipos Moissiodax qui avait publié à Venise quelques années plus tôt sa traduction de la *Filosofia morale* de l'abbé L. A. Muratori.[70] De sa douloureuse expérience d'enseignant sortira son *Apologie* (1780).

En 1776 Alexandre Hypsilantis émet un décret qui constitue la plus grande réforme de l'éducation en Valachie: il s'agit d'un programme de niveau universitaire où l'on enseigne des langues, des littératures et des sciences. On voit une évolution similaire en Moldavie, ce qui signifie que les voïvodes étaient désormais convaincus que la prospérité et le développement de l'ensemble

---

[64] Ş. Papacostea, "La grande charte de Constantin Mavrocordato (1741) et les réformes en Valachie et en Moldavie", *Symposium L'époque phanariote,* pp. 365-376.

[65] Cf. V. Mihordea, *Maîtres du sol et paysans dans les Principautés Roumaines au XVIIIe siècle,* Bucarest 1971, p. 128 et suivantes.

[66] L. Krieger, *Kings and Philosophers, 1689-1789,* New York: W. W. Norton & Co., 1970, p. 297.

[67] *Istoria literaturii române I,* Bucarest: Editura Academiei Republicii Socialiste România, 2e éd., 1970, pp. 688-691. Par inadvertance les auteurs de cette histoire de la littérature affirment que la grammaire est dédiée à Nicolas Mavrocordatos. Cf. Dimitrie Eustatievici Brașoveanul, *Gramatica rumânească 1757, Prima gramatică a limbi române,* Ediție, studiu și glosar de N. A. Ursu, Bucarest: Editura ştiinţifică, 1969, pp. X-XII.

[68] N. Iorga, *Histoire de l'enseignement en pays roumains,* traduction par Mlle Alexandrine Dumitrescu, Bucarest: Édition de la Caisse des Écoles, 1933, p. 51.

[69] M. A. Katsaïtis, *Ταξίδι στη Μολδοβλαχία το έτος 1742,* Εισαγωγή, κείμενο, μετάφραση-σχόλια, πίνακες Φιλίππου Κ. Φάλμπου, Athènes 1979, pp. 38 et 106.

[70] La *'Ηθική φιλοσοφία* publiée par Moissiodax à Venise en 1761-1762, traduite de l'ouvrage de Muratori, constitue une œuvre typique de la *Frühaufklärung*, tant par le genre –une traduction– que par la date. Cf. Anna Tabaki, "Pour une reconsidération comparative des courants esthétiques et littéraires", dans *Relations Gréco-Roumaines. Interculturalité et identité nationale,* sous la direction de P. M. Kitromilidès et Anna Tabaki, Athènes: Institut de Recherches Néohelléniques, Fondation Nationale de la Recherche Scientifique, 2004, p. 97.

passent par l'avancement et l'éducation du plus grand nombre possible. Si la langue dominante reste toujours le grec,[71] on voit se développer un enseignement du latin, du français, de l'italien, parallèlement à celui du turc.[72] On ajoutera ensuite l'allemand et le russe. On invite des professeurs fameux tels Néophytos Kafsokalyvitis et Niképhoros Théotokis. D'autres encore plus nombreux viendront dans les deux capitales après 1780.

La production littéraire dans les deux principautés augmente sensiblement, mais les imprimeries demeurent entre les mains de l'Église. Des écrivains grecs parcourent les pays roumains, tels Constantin Dapontès ou Athanassios Komninos-Hypsilantis. Des chroniques de grand intérêt sont rédigées en grec, au point où les histoires de la littérature roumaine devraient consacrer un chapitre particulier à la littérature de langue grecque de Roumanie, comme elles le font pour la littérature roumaine de langue slavonne.[73]

Moldaves et Valaques pendant cette période sont encore sollicités par leur passé: la littérature slavonne connaît un renouveau lors de l'arrivée de l'Ukrainien Païsie Velitchkovski, lequel ranime la spiritualité orthodoxe et organise une école de traducteurs qui transposent en roumain plusieurs textes religieux de la tradition slavonne. La preuve de ce regain d'intérêt est qu'on imprime la grammaire slavonne de Meletie Smotritski en 1755 à Râmnic.[74]

La littérature profane continue à paraître à l'étranger. Dimitrie Cantemir, mort en Russie en 1723, jouit d'un succès posthume: son *Histoire de l'Empire Ottoman* est publiée en anglais à Londres en 1734-35 et en 1756, en français à Paris en 1743, en allemand à Hambourg en 1745;[75] sa *Description de la*

---

[71] Concernant l'influence du grec sur le roumain, voir Ladislas Gáldi, *Les mots d'origine néo-grecque en roumain à l'époque phanariote,* Budapest 1939.

[72] A. Camariano-Cioran, *Les Académies, op. cit.,* p. 20 et suivantes.

[73] Voir C. Erbiceanu, *Cronicari greci care au scris despre români în epoca fanariotă,* Bucarest 1890, Réimpression, Bucarest: Editura Cronicar, 2003. Aussi: *Cronica Ghiculeştilor, op. cit.* De même: D. Russo, *Studii istorice, op. cit.* Cf. P. P. Panaitescu, "La littérature slavo-roumaine (XVe-XVIIe siècles) et son importance pour l'histoire des littératures slaves", *Recueil des travaux du 1er congrès des philologues slaves à Praha en 1929,* Vol. II, Prague 1932, pp. 206-217.

[74] BRV, Vol. II, p. 132, no. 295. Le slavon était encore parlé et écrit dans les milieux doctes et ecclésiastiques influencés par l'orthodoxie slave; voir Sylvie Archaimbault, *Préhistoire de l'aspect verbal. L'émergence de la notion dans les grammaires russes,* Paris: CNRS Éditions, 1999, pp. 39-40.

[75] *Editio princeps* de l'original latin récemment retrouvé: Demetrii Principis Cantemirii, *Incrementorum et decrementorum Avlae Othman[n]icae sive Aliothman[n]icae Historiae a prima gentis origine ad nostra vsque tempora dedvctae Libri tres,* préface V. Cândea, éd. D. Sluşanschi, Timişoara: Editura Amarcord, 2002.

Moldavie paraît en allemand à Leipzig et Francfort en 1771, en italien à Venise en 1776. Cantemir s'est acquis une réputation enviable de musicologue et de compositeur de musique orientale qui se perpétue jusqu'à nos jours.[76]

Son rival Nicolas Mavrocordatos connut le succès de son vivant: son *Περὶ Καθηκόντων*, publié d'abord à Bucarest en 1719, reparut avec une traduction latine à Leipzig en 1722, à Londres et à Amsterdam en 1724 et 1726, ensuite en allemand à Ansbach en 1739. Cet ouvrage sur les Devoirs eut un tel succès qu'il fut traduit alors en russe, mais cette traduction est restée inédite.[77]

On peut penser que les idées nouvelles pénètrent dans les pays danubiens grâce à la circulation des livres grecs publiés à l'étranger, à Venise, Moschopolis, Leipzig, Vienne, etc. Les gens scolarisés de Valachie et de Moldavie s'informent et se forment par le biais des imprimés grecs, grammaires, manuels de logique, d'histoire, de sciences, et jusqu'aux textes de Voltaire traduits en grec.[78]

Pour ce qui est des Grecs des pays roumains, j'estime que nous entrons dans la période des Lumières en 1780. C'est alors que le prince de toute la Hongrovalachie Alexandre Hypsilantis publie le *Συνταγμάτιον Νομικὸν περὶ εὐταξίας, καὶ τοῦ καθήκοντος ἑκάστου τῶν κριτηρίων καὶ τῶν ὀφφικίων τοῦ πριντζιπάτου τῆς Βλαχίας.* On l'imprime à Bucarest en grec et en roumain. Ce code de lois se fonde sur les *Basiliques*, contient des dispositions du droit coutumier, mais surtout se conforme aux idées des Lumières françaises.[79] Cette même année 1780 paraît à Vienne l'*Apologie* de Iossipos Moissiodax, un an après la publication de son autre ouvrage *Πραγματεία περὶ παίδων ἀγωγῆς* imprimé à Venise.[80] L'*Apologie* de Moissiodax est le premier texte imprimé qui appartient sans équivoque à l'*Aufklärung* néohellénique.

---

[76] Voir V. Ghilaş, *Dimitrie Cantemir în istoria culturii muzicale,* Chișinău: Epigraf, 2004.

[77] É. Turdeanu, *Études de littérature roumaine et d'écrits slaves et grecs des principautés roumaines,* Leiden: E. J. Brill, 1985, pp. 315 et 458. Il y cite: Leonid (Archimandrite), Систематическое описаніе славяно-россійскихъ рукописей собранія графа А. С. Уварова, I. M., 1893, p. 539.

[78] C. Th. Dimaras, *Νεοελληνικός Διαφωτισμός,* Athènes: Ermis, 1983, p. 145 et suivantes. Du même, *La Grèce au temps des Lumières,* Genève: Droz, 1969, pp. 61-102.

[79] *Συνταγμάτιον Νομικόν Αλεξάνδρου Ιωάννου Υψηλάντη Βοεβόδα ηγεμόνος πάσης Ουγγροβλαχίας 1780,* εκδιδόμενον μετ' εισαγωγής και ιστορικής ανασκοπήσεως των εν αυτώ θεσμών υπό Παναγιώτου Ι. Ζέπου, Athènes: Académie d'Athènes, 1936, p. 32. Voir *Pravilniceasca condică, 1780,* ediție critică Andrei Rădulescu, Bucarest: Editura Academiei Republicii Populare Romîne, 1957. Cf. *Istoria Românilor,* Vol. VI, *Românii între Europa clasică și Europa Luminilor (1711-1821)*, éd. Paul Cerdovodeanu, Bucarest: Editura enciclopedică, 2002, pp. 509-511.

[80] P. M. Kitromilidès, *Ιώσηπος Μοισιόδαξ,* Athènes: MIET, 2e éd., 2004, p. 190 et suivantes.

*

L'année 1780 marque une date importante dans l'histoire culturelle des Roumains: c'est l'aboutissement d'un mouvement créé par les Uniates de Transylvanie:[81] on pourrait appeler cette période, qui transcende les précédentes, celle de l'Église militante.[82] C'est en 1780 qu'est publiée en latin à Vienne la première grammaire du roumain intitulée *Elementa linguae Daco-Romanae sive Valachicae*. Les deux auteurs en sont les prêtres Samuil Micu et Gheorghe Șincai.[83] Dans la préface de cet ouvrage, ils exaltent l'origine romaine des Roumains, en rappelant les témoignages de Miron Costin et de Dimitrie Cantemir en ce sens. Une année plus tôt Micu avait publié à Vienne en roumain et en caractères latins un livre de prières où le prélat éclairé enseignait la lecture de l'alphabet latin en même temps que les prières d'usage.[84] L'action politique et culturelle des Uniates s'inspire des initiatives de l'évêque Inochentie Micu (1692-1768) qui fit valoir de manière péremptoire les droits des Roumains de Transylvanie auprès des autorités autrichiennes.[85] Alors que Valaques et Moldaves étaient éblouis par de brillants Hellènes, princes et érudits, au même moment et en force les Uniates de Transylvanie préparaient les Lumières roumaines.[86]

*

Si j'osais tirer quelques conclusions de ce trop rapide aperçu de l'Aube des Lumières dans les pays roumains, je vous proposerais quatre points qui exigeraient des développements détaillés.

La première constatation est que de 1680 à 1780 Grecs et Roumains évoluent progressivement d'une mentalité religieuse dominée par le souci d'orthodoxie à une curiosité universelle et à une conception laïque de la culture qui se

---

[81] Le décret d'union avec l'Église de Rome est signé par le métropolite Teofil en mars 1697.

[82] Voir Maria Someșan, *Începuturile Bisericii Române Unite cu Roma,* Bucarest: ALL, 1999.

[83] Concernant S. Micu et G. Șincai, voir Al. Piru, *Istoria literaturii române,* Vol. II, 1970, pp. 44-67. Cf. L. Blaga, *Gândirea românească în Transilvania în secolul al XVIII-lea,* éd. G. Ivașcu, Bucarest: Editura științifică, 1966, pp. 128-228; du même, "Școala ardeleană-latinistă", in *Izvoade,* Bucarest: Humanitas, 2002, pp. 157-170.

[84] Il s'agit du *Carte de rogacioni*: BRV, Vol. II, p. 229, no. 418. Sur son importance, voir D. Popovici, *La littérature roumaine à l'époque des Lumières*, p. 244 et suivantes.

[85] *Dicționarul literaturii române de la origine până la 1900,* Editura Academiei Române – Editura Gunivas, 2002, pp. 583-584. Cf. *Istoria literaturii române I, op. cit.,* pp. 508-512.

[86] Voir L. Blaga, *Gândirea românească în Transilvania*; du même, "Școala ardeleană-latinistă", in *Izvoade,* pp. 157-170.

nourrissent à la fin de l'*Encyclopédie*.[87] Le premier indice de ce cheminement apparaît dans l'anticonformisme des intellectuels, tant grecs que roumains, en matière de théologie:[88] ainsi, Cantemir s'inspire de l'arien Andrei Wissowatius dans son *Divanul,* le Spathaire Milescu publie avec les jansénistes, Nicolas Mavrocordatos est suspect d'athéisme, ou de sympathie protestante, Moissiodax est soupçonné de fréquentation catholique pour avoir traduit Muratori.

La seconde remarque concerne la formation des langues nationales, le roumain et le grec, à travers de successives théories et applications de la part d'hommes de lettres et d'éducateurs.[89] La diffusion des Lumières exige un médium linguistique approprié. La démarche des réformateurs roumains s'avéra plus laborieuse, puisqu'il fallut d'abord libérer la langue de l'emprise du slavon et de l'ascendant du grec pour lui donner sa véritable physionomie. Le grec précéda le roumain dans l'expression de la culture profane moderne et prépara ainsi la voie suivie par les auteurs de langue roumaine.[90]

La troisième conclusion est le constat d'un désir évident d'émancipation qui régit les initiatives politiques et culturelles tant des Grecs qui veulent échapper aux contraintes des autorités ottomanes, que des Roumains qui, à la suite des progrès réalisés grâce à leurs contacts avec les Grecs, aspirent à se libérer de toute tutelle étrangère, grecque y compris.

Le quatrième point est aussi le plus délicat. À la fin du siècle que nous venons d'évoquer les deux peuples sont arrivés à une conscience de soi qui résulte de la définition de certains concepts et marque le passage de la notion de "peuple" à celle de "nation". Les Roumains continuent à s'appeler Valaques, Moldaves et Transylvains, puisque depuis des siècles le terme "rumân" avait le sens de "serf attaché à la glèbe"; mais on voit se confirmer la conviction des érudits Ureche, Cantemir, Micu, et autres, à savoir que ce peuple descend des Romains.[91]

---

[87] Par exemple chez Katartzis, Rigas, Grigore Râmniceanu et autres *Aufklärer*.

[88] Voir E. Winter, *Frühaufklärung, Der Kampf gegen den Konfessionalismus,* pp. 53-55.

[89] Par exemple Grigore Ureche (1590-1647) est parmi les premiers à soutenir que le roumain est une langue néo-latine; voir *Chronique de Moldavie depuis le milieu du XIVe siècle jusqu'à l'an 1504,* par Grégoire Urechi, Texte roumain avec traduction française, notes historiques, tableaux généalogiques, glossaire et table par Émile Picot, Paris: Ernest Leroux, 1878, pp. 10-13. De son côté, Moissiodax préconise, avant Coray, la correction de la langue et rappelle que le "ἁπλοῦν ὕφος" [style simple] requiert une grammaire avec des règles: *Ἠθική φιλοσοφία μεταφρασθεῖσα ἐκ τοῦ ἰταλικοῦ ἰδιώματος*. Venise 1761, Vol. I, Προοίμιον, pp. κζ΄-κη΄. Cf. P. M. Kitromilidès, *Ιώσηπος Μοισιόδαξ,* p. 336.

[90] Voir le texte de C. Negruzzi (1806-1868), *Cum am învăţat româneşte,* publié en 1837, où l'auteur rappelle qu'à l'école publique de sa jeunesse on n'apprenait que le grec.

[91] "Dela Râm ne tragem" [C'est de Rome que nous tirons notre origine] s'écrie Ureche: *Chronique de Moldavie,* p. 12.

Les Grecs utilisaient alors les vocables *Romios* et *Graikos* pour se définir, mais les mentalités évoluent très rapidement. Le Phanariote Démètre Katartzis, installé à Bucarest, déclare que "ὠνομαστήκαμε Ῥωμαίοι, κ' ἔτζη μᾶς ἔλεγαν ὅλα τὰ ἔθνη τοῦ κόσμου... κ' ἐμεῖς τὸ φυλάγουμε καὶ λέγουμαστε Ῥωμηοί..." [nous nous sommes appelés Romains, et c'est ainsi que nous appelaient toutes les nations du monde... et nous le gardons et nous nous disons Romiens]. Mais il constate que "μερικοὶ σπουδαῖοι ἐνάντια καὶ στοὺς κανόνες τῆς γραμματικῆς τολμοῦν ν' ἀλλάζουν σημασία λέξις, καὶ νὰ λὲν τὸν ἑαυτό τους Ἕλληνες, καὶ νὰ μὴν τό 'χουν πρόκριμα καθὸ χριστιανοί, καὶ ἀτιμία καθὸ Ῥωμηοί... [certains intellectuels contre même les règles de la grammaire osent changer le sens du mot, et se dire Hellènes, sans même considérer qu'ils s'exposent à la réprobation puisque ils sont chrétiens, et à l'infamie puisqu'ils sont Romiens]. Et il conclut: "Ἀλλὰ κ' ὅξ' ἀπτοὺς σπουδαίους μας ὁποὺ εἶπα, ὅλο τὸ ἔθνος μας τώρα, ὅταν λὲν Ἕλληνα, νοοῦνε εἰδωλολάτρη." [Mais hormis nos intellectuels que j'ai mentionnés, notre nation entière à présent, quand elle dit Hellène, elle veut dire païen.][92] L'identité nationale des Grecs une fois formée n'allait pas donner raison à Katartzis. Dans leur marche vers la liberté les deux nations allaient se forger deux identités respectivement fondées sur d'illustres ancêtres: les Hellènes pour les Grecs modernes, et les Romains pour les Roumains.[93]

En 1816 Daniel Philippidis propose le néologisme *Ρουμουνία* pour définir l'ensemble des pays roumains.[94] La forme roumanisée *România* finit par s'imposer comme nom officiel de ce pays.[95]

La maturation de la conscience nationale et la formation des idéologies identitaires vont arriver à leur point culminant en 1821 lorsqu'éclate la révolution contre les Ottomans. L'hétairiste Alexandre Hypsilantis imprime à Jassy le 24 février deux proclamations qui commencent l'une par les mots "Ἄνδρες Γραικοί, ὅσοι εὑρίσκεσθε εἰς Μολδαβίαν καὶ Βλαχίαν" [Messieurs les Grecs qui vous vous trouvez en Moldavie et en Valachie][96] et la seconde en ces termes:

---

92 D. Katartzis, *Τὰ Εὑρισκόμενα,* pp. 49-50.

93 J. Bouchard, "Les Grecs phanariotes et la formation de la conscience nationale roumaine", *Închinare lui Petre Ș. Năsturel la 80 de ani,* Brăila: Muzeul Brăilei – Editura Istros, 2003, p. 727-731.

94 *Ἱστορία τῆς Ρουμουνίας* et *Γεωγραφικὸν τῆς Ρουμουνίας,* Leipzig 1816. Voir Cl. Tsourkas, "Les historiographes grecs de l'époque phanariote et les problèmes fondamentaux de l'histoire roumaine", *Symposium L'époque phanariote, op. cit.,* p. 451 et suivantes.

95 Noter que *România* est le seul nom de pays en -ia accentué en roumain sur la pénultième (ia), alors qu'on accentue les autres sur l'antépénultième: Grecia, Anglia, Bulgaria, etc.

96 Reproduction photographique: *Εγκυκλοπαίδεια Δομή έγχρωμη,* Vol. XV, Athènes: Domi, 1971, p. 229.

"Μάχου ὑπὲρ πίστεως καὶ πατρίδος. Ἡ ὥρα ἦλθεν, ὦ ἄνδρες Ἕλληνες!" [Combats pour la foi et la patrie. L'heure est arrivée, Messieurs les Hellènes!].[97] Une hésitation intéressante concernant l'ethnonyme. Il imprime aussi, à l'intention des Roumains, une proclamation rédigée en grec et en roumain, qui se libelle comme suit: "Ἄνδρες Δάκες" [Messieurs les Daces] et "Bărbaţi Români" [Messieurs les Roumains].[98] L'emploi des termes *Δάκες* et surtout *Români* montre bien que Hypsilantis connaissait la complexité de l'idéologie roumaine.

La livraison du *Λόγιος Ἑρμῆς* [Mercure Savant] du 1er avril 1821 reproduisait en annexe un article du *Journal de Vienne* (29 mars) qui résumait la situation en commençant comme suit: "Εἰς τὴν Βλαχίαν εὐθὺς μετὰ τὸν θάνατον τοῦ Αὐθέντου Ἀλεξάνδρου Σούτζου συνέβη ἐπανάστασις, τῆς ὁποίας ἀρχηγὸς εἶναι ἐντόπιός τις Θεόδωρος ὀνομαζόμενος..." [En Valachie immédiatement après la mort du prince Alexandre Soutsos est survenue une révolution dont le chef est un homme du pays nommé Théodore.] On y affirme que cette révolution est dirigée "κατὰ τῶν Ἀρχόντων καὶ τῶν δημοσίων ἀξιωματικῶν τοῦ τόπου" [contre les dignitaires et les officiers civils du pays].[99] On présente aussi brièvement le prince Alexandre Hypsilantis, fils de l'ancien prince de Moldavie, venu libérer la Nation des Grecs du joug ottoman. Fatalement, le combat de Vladimirescu ne pouvait s'identifier à celui de Hypsilantis.

*

Mais arrêtons-nous ici: nous avons déjà dépassé de beaucoup le cadre chronologique et thématique que nous nous étions fixé. Nous sommes en pleine époque des Lumières, ce qui constitue le sujet d'une autre histoire.[100]

Université de Montréal et McGill University

---

[97] Reproduction photographique: *Ἱστορία τοῦ Ἑλληνικοῦ Ἔθνους*, Vol. XII, Athènes: Εκδοτική Αθηνών A.E., 1975, p. 23.

[98] BRV, Vol. III, p. 387, no. 1133.

[99] Feuillet non paginé à la fin du Vol. XI (1821), *Ἑρμῆς ὁ Λόγιος*, réimpression, Athènes: ELIA, 1990.

[100] Sur l'*Aufklärung* roumaine, voir *Enlightenment and Romanian Society,* éd. par Pompiliu Teodor, Cluj-Napoca: Editura Dacia, 1980; aussi: *La culture roumaine à l'époque des Lumières I,* coordination Romul Munteanu, Bucarest: Univers, 1982. Cf. le volume publié par la Section des sciences historiques et archéologiques de l'Académie Roumaine: *Istoria Românilor,* Vol. VI: *Românii între Europa clasică şi Europa Luminilor (1711-1821)*, Bucarest: Editura enciclopedică, 2002. Sur l'*Aufklärung* néohellénique, en plus des ouvrages fondamentaux de C. Th. Dimaras, voir les excellentes synthèses: P. M. Kitromilidès, *Νεοελληνικός Διαφωτισμός. Οι πολιτικές και κοινωνικές ιδέες*; Panagiotis Kondylis, *Ο Νεοελληνικός Διαφωτισμός. Οι φιλοσοφικές ιδέες,* Athènes: Themelio, ³2000; Anna Tabaki, *Περί νεοελληνικού Διαφωτισμού. Ρεύματα ιδεών & δίαυλοι επικοινωνίας με τη δυτική σκέψη,* Athènes: Éditions Ergo, 2004.